

> Plus précisément, nous avons d'abord classé les utilisateurs de Facebook selon le type d'informations qu'ils préfèrent à partir des mentions «J'aime» qu'ils donnent à chaque type d'informations. Puis nous avons mesuré comment ils réagissaient à un ensemble déterminé d'environ 2800 trolls.

Sans surprise, les adeptes des sources d'informations alternatives sont les plus enclins à réagir aux trolls par un «J'aime» et à les partager, exactement comme ils le font avec les autres informations alternatives. Plus précisément, parmi 1 279 utilisateurs ayant une orientation bien définie, 55 % de ceux qui ont cliqué «J'aime» sur les trolls considérés sont des amateurs de sources alternatives, contre 23 % et 22 % respectivement pour les amateurs de sources classiques et ceux de mouvements politiques.

Ce résultat est intéressant, car il met en évidence le «paradoxe de la conspiration» : les internautes les plus attentifs à la prétendue manipulation perpétrée par les médias orthodoxes sont les plus enclins à interagir avec des sources d'informations intentionnellement fausses. En d'autres termes, les plus méfiants vis-à-vis des médias classiques sont aussi les plus enclins à être manipulés !

Comment expliquer que des informations de types différents se propagent avec des lois statistiques semblables ? On peut émettre l'hypothèse qu'il existe des groupes dont l'intérêt se focalise sur des contenus spécifiques, mais que le comportement des internautes est universel.

Cette idée s'accorde bien avec la notion d'exposition sélective aux informations, due au biais de confirmation, et avec l'idée qu'Internet, en facilitant la connexion entre les personnes et l'accès aux contenus, accentue la formation de chambres d'écho. Cette expression renvoie à des communautés d'individus aux intérêts similaires qui sélectionnent le même type d'informations, ne discutent qu'entre eux et renforcent ainsi leurs propres croyances autour d'un récit commun.

Dans un second temps, nous avons comparé le comportement d'internautes s'intéressant à des sources d'informations scientifiques avec celui d'internautes qui suivent les sources d'informations alternatives et conspirationnistes.

Il s'agit de sources de types très différents. Les informations scientifiques ont notamment un auteur bien identifié, un responsable du message. L'information scientifique fait référence à des travaux le plus souvent publiés en détail dans des revues scientifiques professionnelles, dont on connaît les auteurs, leurs institutions... Tout le contraire des informations conspirationnistes, qui se réfèrent à une quelconque machination secrète et fomentée par des individus puissants, des groupes ou des États rarement identifiés.

Une autre différence substantielle, indépendamment de la véracité des informations rapportées, est que les récits sont aux antipodes. Le premier type repose sur un paradigme rationnel qui, presque toujours, recherche des preuves empiriques. Le deuxième se fonde sur des croyances en des liens de causalité d'après lesquels les événements ou phénomènes considérés sont le résultat d'une intention humaine.

La pensée conspirationniste traduit une incapacité à attribuer des événements à des causes aléatoires ou complexes. Martin Bauer, de l'École d'économie et de sciences politiques de Londres, y voit une façon «quasi religieuse» de penser le monde. À l'aube de l'humanité, nos ancêtres attribuaient aux tempêtes une origine divine, aujourd'hui les conspirationnistes font de même en cherchant une explication simple à des phénomènes complexes qui les chagrinent.

Dans notre étude comparative des deux types d'internautes, nous avons d'abord déterminé un ensemble des pages Facebook à explorer et jeté notre dévolu sur 39 conspirationnistes et 34 scientifiques. Notre analyse a porté sur 1,2 million d'utilisateurs sur une période de cinq ans, entre 2010 et 2014.

DES INTERNAUTES POLARISÉS

Que montrent les résultats ? En Italie, les utilisateurs qui suivent les pages Facebook d'informations complotistes sont trois fois plus nombreux que ceux qui suivent des sources d'informations scientifiques. De plus, les deux populations sont très polarisées : ceux qui suivent les deux types de sources sont peu nombreux. Autrement dit, les utilisateurs sortent rarement de leur chambre d'écho.

Les informations, qu'elles soient fondées ou non, sont consommées de façon similaire, mais mutuellement exclusive. Cette caractéristique de l'interaction sociale sur Facebook semble avoir un rôle déterminant dans la diffusion des fausses rumeurs. En examinant 4 709 informations visant à imiter parodiquement ou sarcastiquement les théories du complot et ayant un caractère manifestement absurde, nous avons constaté que ceux qui interagissent avec ces contenus (un «J'aime» ou un commentaire) sont, à environ 80 %, des utilisateurs d'informations conspirationnistes.

Autre constat intéressant : les utilisateurs principalement centrés sur les informations complotistes ont une plus grande propension à partager ces informations que ceux intéressés par les informations de nature scientifique (avec ces mêmes informations).

Cette forte polarisation des utilisateurs se reflète-t-elle aussi dans les «amitiés» virtuelles ? En étudiant de plus près les chambres d'écho, nous avons reconstitué les réseaux sociaux des deux groupes et avons découvert une régularité statistique surprenante : à

EN CHIFFRES (POUR 2016)

Internet

Dans le monde : plus de 3,4 milliards d'internautes, soit 46 % de la population.

En Europe : 616 millions d'internautes, soit 73 % de la population.

En France : 55,4 millions d'internautes, soit 86 % de la population. En moyenne, chacun passe 4,6 heures par jour en ligne (3,5 au Japon, 9,1 au Brésil).

En janvier 2016, 38,6 % des pages web consultées l'ont été via des téléphones mobiles contre 28,9 % en janvier 2014. En moyenne, le trafic de données représente 1,4 gigaoctet par mois et par téléphone.

Réseaux sociaux

Dans le monde : plus de 2,3 milliards (31 % de la population mondiale). Leur nombre croît de 10 % par an.

En France : en moyenne, un usager des médias sociaux y consacre 1,3 heure par jour (0,3 au Japon, 3,3 au Brésil).

En France, les plateformes principales sont Facebook (43 %), Facebook Messenger (22 %), Google+ (11 %) et Twitter (11 %).

Parmi les 32 millions d'utilisateurs de Facebook en France, la moitié ont entre 20 et 40 ans.

mesure que le nombre de « J'aime » augmente sur un type de récit spécifique, la probabilité d'avoir un réseau social virtuel composé uniquement d'« amis » ayant le même profil augmente aussi, de façon proportionnelle. Ainsi, plus un internaute polarisé est actif, plus ses amis ont le même profil.

Cette division des réseaux sociaux en groupes homogènes selon le type de contenu consommé aide ainsi à comprendre la viralité des phénomènes sur la Toile. Chaque groupe a tendance à exclure tout ce qui n'est pas en cohérence avec sa vision du monde. Il s'agit ainsi d'une structure collective qui amplifie la sélection des contenus par le biais de confirmation à l'œuvre à l'échelle de chaque individu.

Nous avons ensuite poursuivi nos travaux en examinant les effets des campagnes de désintoxication visant à corriger la diffusion des fausses informations sur les médias sociaux. Nous avons ainsi comparé, parmi les utilisateurs généralement exposés à des sources conspirationnistes, ceux qui ont été exposés à des posts de démystification avec ceux qui ne l'ont pas été. Nous avons notamment mesuré la persistance, c'est-à-dire la probabilité de continuer à accorder des « J'aime » à un type de contenu spécifique dans le temps, pour les utilisateurs exposés ou pas à des campagnes de décodage des fausses informations.

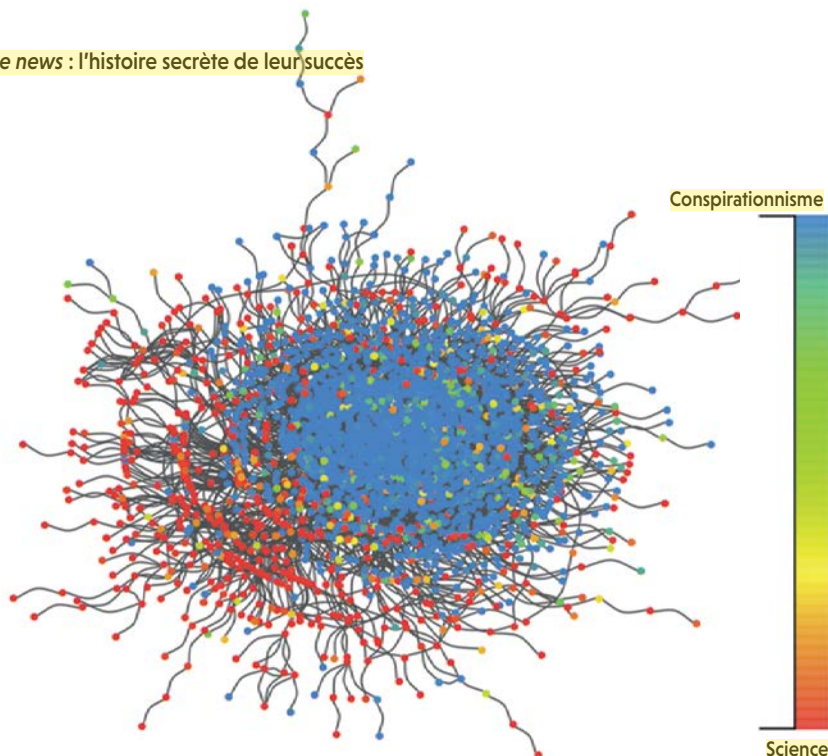
Pour ces utilisateurs exposés à la démystification, la probabilité de continuer à interagir avec des informations conspirationnistes est supérieure d'environ 30 % que pour les autres ! Essayer de convaincre un fervent défenseur de la théorie des chemtrails de son erreur renforce ses croyances et augmente ses interactions avec les sources d'informations de type complotiste.

Pour écarter toute particularité liée au contexte italien, nous avons mené une analyse similaire avec le Facebook américain. On retrouve les mêmes tendances...

DES DISCUSSIONS QUI DÉGÈNÈRENT

Un autre résultat intéressant a été obtenu au moyen d'algorithmes qui, bien entraînés, sont en mesure de fournir avec une bonne approximation le sentiment exprimé par les utilisateurs dans les commentaires des posts. Plus la discussion entre les internautes est longue, plus on se dirige vers un sentiment négatif. Et cela vaut tant pour les informations conspirationnistes que pour les informations scientifiques, même si les internautes conspirationnistes ont tendance à être plus négatifs. Dans tous les cas, une discussion prolongée dégénère.

Les dynamiques sociales qui émergent de nos études révèlent les problématiques relatives à la formation et à la propagation massive, sur les réseaux sociaux d'Internet, de récits potentiellement erronés.



Les internautes qui suivent habituellement les sources d'informations scientifiques ont relativement peu de liens d'« amitié » (au sens de Facebook) avec ceux qui suivent les sources conspirationnistes, comme le montre ce réseau de liens d'amitié reconstitué par l'auteur et ses collègues (en rouge, les utilisateurs plutôt exposés à des sources scientifiques, en bleu, les utilisateurs exposés à des sources conspirationnistes). On visualise ainsi l'effet « chambre d'écho » : les communautés d'internautes ont peu de contacts entre elles.

BIBLIOGRAPHIE

M. DEL VICARIO ET AL., The spreading of misinformation online, *PNAS*, vol. 113(3), pp. 554-559, 2016.

D. MOCANU ET AL., Collective attention in the age of (mis)information, *Computers in Human Behavior*, vol. 51, pp. 1198-1204, 2015.

A. BESSI ET AL., Science vs conspiracy: Collective narratives in the age of misinformation, *PLoS One*, vol. 10(2), e0118093, 2015.

A. BESSI ET AL., Trend of narratives in the age of misinformation, *PLoS One*, vol. 10(8), e0134641, 2015.

A. BESSI ET AL., Social determinants of content selection in the age of (mis)information, *Social Informatics, Lecture Notes in Computer Science*, vol. 8851, pp. 259-268, 2014.

La sélection des contenus par l'internaute s'effectue sous l'influence du biais de confirmation, ce qui conduit à la formation de groupes relativement homogènes de personnes qui s'intéressent aux mêmes thèmes et aux mêmes récits. Parallèlement au renforcement de cette focalisation, les membres de chaque groupe tendent à ignorer tout ce qui ne conforte pas leurs préjugés. Et quand discussion il y a avec des personnes ayant une opinion différente, elle dégénère souvent, ce qui encourage la polarisation.

Dans ce contexte, il devient difficile d'informer correctement, et arrêter la propagation d'une nouvelle infondée ou fausse devient impossible (voir la figure page 86). Le problème de la désinformation sur les réseaux sociaux est devenu si prégnant que les opérateurs de ces réseaux sont maintenant souvent accusés de ne pas prendre leurs responsabilités et sont incités à réagir de façon à limiter la propagation des fausses rumeurs et théories. Mais comment ? La question est complexe et les réponses ne font pas encore consensus.

Une partie des solutions pourrait être d'adapter les algorithmes qui gèrent les réseaux sociaux. Par exemple, Facebook a introduit pour les utilisateurs la possibilité de signaler les fausses informations, tandis que Google étudie le moyen de tenir compte de la fiabilité des pages dans le classement des résultats affichés à la suite d'une requête par mots-clés. Mais nos études ne nous invitent guère à l'optimisme.

Nous entendrons probablement pour quelque temps encore parler du complot mondial orchestré par les reptiliens, des extraterrestres d'apparence humaine qui seraient dissimulés parmi nous (et auxquels croient des millions d'Américains). Nous ne sommes pas dans l'ère de l'information mais bien dans celle de la crédulité ! ■